

*« Qu'est-ce qu'il m'arrive ? Je suis complètement à plat... Et qu'est-ce que je fais dans cette chambre ?... Ah ! Oui. L'opération. La salle de réa probablement... Mais pourquoi tout ce monde ? Qui sont ces gens ? Il me semble reconnaître leurs voix. »*

– Il a l'air effrayé, murmure Laurence au docteur Bedou.

– On le serait à moins, vous ne croyez pas ?

– Sacré papa ! Tu reviens de loin ! dit Fanny, les yeux brillants.

*« Qu'est-ce que tous ces fils branchés à ces appareils ?... On dirait que ça s'est mal passé... L'homme en blanc, ce doit être l'anesthésiste. "S'il vous plaît ! Où est le stomatologue ? Où est Ledoux ? " ... Bon sang ! Je n'ai même pas la force d'ouvrir la bouche. »*

– Il vous regarde. On dirait qu'il essaie de parler.

– Possible, répond Bedou à Laurence, mais s'il y arrive après plus de dix huit mois de coma, il faudra inscrire votre mari dans le livre des records. Trouver ses mots et pouvoir les articuler après si longtemps tiendrait du miracle.

*« Qui est cette femme ? On dirait Laurence, en plus vieux. »*

– Mon Jeannot, tu m'entends ? Tu me reconnais ?

*« Mon Dieu ! La voix du cocon rose ! Le cauchemar continue. »*

– Docteur ! Il referme les yeux ! s'écrie Laurence affolée.

– Ne vous inquiétez pas ! Cette fois-ci, il est sorti du coma pour de bon. Regardez l'électroencéphalogramme, l'activité cérébrale se maintient.

– Vous êtes sûr ? s'inquiète-t-elle, peu habituée à entendre Bedou dire quelque chose de positif.

– Certain ! Mais je crois surtout qu'il est très fatigué. Venez, laissons-le se reposer. Vous savez, le choc du réveil est aussi surprenant pour lui que pour nous, sinon plus, qui sait.

Laurence est épuisée. Il faut dire que l'avalanche de chocs émotionnels qu'elle vient de subir ne l'a pas ménagée. Alertée par la clinique en fin d'après midi sur l'état désespéré de son mari, elle et sa fille Fanny avaient accouru en se préparant au pire. Et puis il y eut l'arrêt cardiaque, la faucheuse venue dire bonjour et au revoir sans s'excuser de son erreur d'agenda, et presque aussitôt, le miracle, le réveil, la sortie du coma.

Avant de partir, Fanny pose un dernier regard sur son père endormi. « A bientôt papa ! » dit-elle.

Pendant que la mère et la fille regagnent le parking de la clinique, Laurence a le sentiment d'oublier quelque chose ou quelqu'un. Gégé, peut-être, parti discrètement à l'insu de tous.

Gégé est un collègue de Jean. Tous deux travaillent à Vertel, un grand opérateur de télécommunications de l'hexagone. Devenu l'ami du couple, Laurence ne l'appelle plus Gérard depuis longtemps. Pendant les dix-huit mois de coma profond de son mari à la suite d'une tentative de suicide, Gégé est passé la voir régulièrement, histoire de lui remonter le moral et s'assurer que tout va bien. Toujours prêt à donner un coup de main pour

des tâches réservées habituellement aux hommes, il l'aidait aussi souvent à remplir les formalités administratives pour la DRH de Vertel, car il ne passait pas un trimestre sans avoir à fournir une attestation ou autre formulaire destiné à "*régulariser*" la situation de son mari. Comme si être dans le coma pouvait être une situation régulière.

Fanny, elle, a toujours détesté Gégé qu'elle qualifie de vieux beau prêt à tout pour séduire la femme de son meilleur ami, si dans leurs conversations, Laurence a le malheur de parler de lui, Fanny ne tarde pas à monter en température et à rentrer en conflit avec sa mère. Un conflit parmi d'autres car l'accident de son père n'a pas arrangé les violentes sautes d'humeur de l'adolescente en fin de crise.

Les mois qui suivirent le geste dramatique de son père, Fanny avait longtemps reproché à sa mère de se défaire en rejetant sur Vertel toute la responsabilité de sa tentative de suicide. Qu'un stress professionnel excessif en fut probablement le principal catalyseur, c'était évident, mais il n'y avait pas que ça, pour Fanny, le dysfonctionnement du couple y était aussi pour beaucoup.

Certes, Laurence n'avait pas agi volontairement et si elle avait su, il est certain qu'elle s'y serait prise autrement. Seulement, à force de vouloir tout régenter à la maison, sourde aux suggestions de son mari, elle avait fini par l'étouffer. Se sentant totalement inutile, il s'était petit à petit replié sur lui-même avant de sombrer à la fin dans la dépression.

Quand il arrivait que le sujet revienne sur le tapis, la violence des accrochages entre la mère et la fille laissait souvent des traces, chaque attaque de Fanny faisant sur sa mère l'effet d'un électrochoc. Jusqu'à ce qu'un jour, Laurence prenne conscience de l'évidence. Jusque là soigneusement enfouie dans son inconscient, la vérité était venue la percuter de plein fouet. Si elle s'était comportée différemment à l'égard de son mari, si elle l'avait moins étouffé, il n'aurait probablement jamais sombré dans la dépression.

Une dépression qui, au fil des semaines, se traduisait par un comportement de plus en plus étrange, lui faisant tenir parfois des propos incohérents. Dans ses délires, il disait avoir une double vie avec une certaine Julie. Or, compte tenu de son emploi du temps, que Laurence n'avait pas manqué de faire suivre à la loupe, cette double vie était matériellement impossible à mener. Pourtant, malgré toutes les tentatives pour lui faire entendre raison, il continuait à y croire dur comme fer. Tant et si bien qu'à la fin, il avait annoncé son intention de tout plaquer pour vivre avec cette fille.

Comme la situation ne cessait d'empirer, Laurence était parvenue à le convaincre d'aller consulter le docteur Mogran, psychiatre à l'hôpital Primerose. Ce qu'elle supposait "*n'être qu'une sévère dépression*" s'était révélé plus grave encore. Mogran était formel, son mari souffrait d'une forme de schizophrénie qu'il fallait traiter d'urgence. Un séjour de quelques semaines à Primerose s'imposait.

Mais Jean n'a pas supporté son internement. Pour ne pas l'effrayer, on lui en avait caché la véritable raison et, du coup, il s'était imaginé qu'on l'avait enfermé pour l'empêcher de voir Julie. Aussi, désespéré, il avait profité d'une faille dans l'organisation de l'hôpital pour dérober une dose létale de comprimés de somnifères et tenter de mettre fin à ses jours. Il y serait parvenu si cette nuit-là, l'infirmière de garde n'avait pas avancé sa tournée. En revanche, si on put le sauver in extremis, on ne put l'empêcher de tomber dans un coma profond.

Transféré à la clinique des Genêts au service de réanimation du docteur Bedou, Laurence est venue le voir tous les jours, contrainte à chaque fois de revêtir des surchausses, une charlotte et une blouse rose, équipements obligatoires pour limiter la dispersion de bactéries dans la salle de réanimation.

À force, elle avait fini par s'intégrer à l'équipe des infirmiers, kinés et aides soignantes, et n'hésitait pas à les aider en réalisant elle-même les massages et les soins d'hygiène quotidiens adaptés à un corps totalement dépendant.

Elle a tout essayé pour solliciter sa mémoire, comme lui parler des après-midi entiers en évoquant un maximum de souvenirs. Hélas, ses efforts furent vains et les mois ont passé sans la moindre évolution. Convaincue par Bedou, elle avait fini par admettre que les chances de réveil de son mari étaient infimes et s'était résolue à n'aller aux Genêts que le week-end.

Ainsi, sa vie personnelle put reprendre peu à peu ses droits. À Lunodia, l'entreprise de production pharmaceutique où elle travaille, elle a retrouvé son tempérament de battante, ce qui lui valut d'être promue récemment chef du département production. Quant à sa vie affective, un moment de faiblesse l'avait fait céder aux avances de Gégé qui, à la longue, avait fini par tomber amoureux d'elle.

Et puis un jour, Jean s'est mis à donner des signes avant coureurs de réveil. L'espoir renaissant, les visites quotidiennes ont repris et Laurence a aussitôt rompu avec Gégé qui dut se résigner à reprendre son costume d'ami fidèle. Malheureusement, les progrès de Jean n'ont pas duré et son état s'est stabilisé dans une situation loin de donner un pronostic de réveil favorable. Avec le temps, l'espoir s'était tellement amenuisé qu'avant ce soir, elle estimait ce pronostic réduit à néant. Jusqu'à ce retournement de situation spectaculaire.

Pendant qu'au volant de son Alfa 33, Laurence quitte les embouteillages du périphérique Toulousain pour rentrer à Saint Paul, Fanny, très excitée à côté d'elle, tire déjà des plans sur la comète en imaginant son père reprendre très vite une vie normale. « Ne t'emballe pas trop vite, tempère sa mère, après dix-huit mois de coma, la période de rééducation risque d'être longue. »

Alors que son intervention laisse Fanny dubitative, Laurence réitère intérieurement la promesse conditionnelle qu'elle se fait sans cesse depuis dix-huit mois. « Si un jour le destin m'accorde une seconde chance, je jure de ne pas recommencer les mêmes

erreurs et de tout faire pour redonner à mon mari la place qu'il mérite au sein du couple. »

Dans sa chambre, Jean ne comprend rien à ce qu'il lui arrive. À mille lieues de réaliser qu'il sort d'un coma long de dix-huit mois, curieusement, il s'imagine sortir d'une opération bénigne d'extraction de dents de sagesse. Opération qui a réellement eu lieu, mais il y a onze ans en Lozère, à l'hôpital de Mende.

« Pourquoi je n'arrive pas à parler ? Et tous ces gens que je ne connais pas ? Et la voix du cocon rose ? » ... « Ce sont sûrement les effets de l'anesthésie »

Éprouvant d'extrêmes difficultés à se concentrer, encore très fatigué, il se rendort.

Quelques heures plus tard, il se réveille dans la pénombre. Les volets roulants de la fenêtre ont été tirés et une veilleuse éclaire à peine le haut de son lit. Compte tenu de l'éclairage et de la chambre déserte, il suppose qu'on est en pleine nuit.

Les mêmes questions de tout à l'heure lui reviennent à l'esprit mais cette fois-ci, il est capable de les aborder plus sereinement, sans toutefois trouver de réponses satisfaisantes. Alors, il abandonne. « De toute façon, dès que Laurence viendra me voir, elle me racontera. » Même si pour la voix du cocon qui ressemble à la sienne, il se doute qu'elle ne lui sera pas d'une grande utilité.

Certes, il sait depuis tout petit qu'il n'est pas comme les autres. Tout a commencé à l'âge de sept ans, lorsqu'il s'est réveillé avec l'impression de baigner dans un brouillard perpétuel et d'entendre les bruits comme des échos lointains. Comme aucun des nombreux spécialistes consultés n'avait été en mesure d'expliquer cette perception distordue de son environnement, il avait fini par s'y adapter.

Mais il n'y avait pas que ça. À la même époque, il lui a semblé côtoyer un univers parallèle aux frontières si minces qu'il lui arrivait d'en distinguer une apparence plus ou moins floue. Ainsi, sa vie était peuplée de bizarres hallucinations récurrentes. Des

ectoplasmes colorés, qu'il avait baptisé "*les cocons*", flottaient autour de lui. Il y en avait des blancs, des bleus, des verts, et puis il y avait le cocon rose. Dans ses visions parfois hyper réalistes, il pouvait les entendre parler et même les sentir le manipuler en toute impunité sans qu'il soit en état de réagir. Le plus souvent, ils disparaissaient d'eux-mêmes ou bien, lorsqu'ils se manifestaient pendant son sommeil, il se réveillait en sursaut et le cauchemar s'achevait. Longtemps effrayé, il avait fini par vaincre sa peur en s'apercevant que les cocons ne lui voulaient aucun mal. D'ailleurs, il s'était même pris d'affection pour le cocon rose, plus attentionné que les autres et qu'il considérait comme son ange gardien.

Avec le temps, il avait appris à vivre avec eux et compris qu'il valait mieux pour lui de n'en parler à personne, pas même à ses parents, au risque de passer pour un fou.

Autre incongruité de son existence. Dans sa mémoire ont apparus très tôt des souvenirs qu'il ne pouvait logiquement pas avoir vécus. Chronologiquement, ça ne collait pas, il était trop jeune pour des scènes dans lesquelles il se voyait adulte. Ça semblait absurde mais en fait, tout se passait comme s'il se souvenait du futur. Cela dit, dans certains cas, ses bizarreries lui servaient bien. Ses visions apparaissant souvent sous forme de flashes, comme si sa mémoire anticipait l'avenir face à telle ou telle situation, il bénéficiait alors d'un coup d'avance sur les autres et agissait en conséquence pour modifier le destin à son avantage. Mais là encore, pour ne pas passer pour fou ou au mieux, pour une bête de foire, il avait compris très vite qu'il était préférable de garder pour lui ce don de voyance à très court terme.

Mais pour l'heure, il est inquiet. Ce matin, après avoir embrassé Laurence avant d'accompagner Fanny à la maternelle, c'est en toute confiance qu'il est arrivé à l'hôpital de Mende pour l'extraction des deux dents de sagesse du bas. « Ne vous en faites pas ! Une demi-heure sous anesthésie et au réveil, vos dents de sagesse auront disparu » avait dit Ledoux, le stomatologue, pen-

dant qu'un infirmier le poussait sur son lit roulant, en route vers le bloc opératoire.

Et voilà qu'au réveil, il est accueilli par les cocons incarnés dans des êtres humains, et qui cette fois-ci ne semblent pas du tout décidés à disparaître. C'est vrai que ces derniers temps, ils débarquaient de plus en plus souvent, toujours plus réels, comme si ses hallucinations colonisaient progressivement toute sa vie au point de supplanter ce qu'il considérait comme la réalité.

La porte s'ouvre. Jean reconnaît l'homme en blanc qui était là à son réveil et qu'il suppose être l'anesthésiste. Il réagit à son approche par une expression de méfiance dans le regard.

– Bonjour Monsieur Fontaine ! dit le docteur Bedou. Avez-vous bien dormi ?

*« Cette voix ! La voix d'un cocon blanc. C'est horrible ! Le cauchemar reprend, impossible de quitter l'univers des cocons, plus jamais je ne retrouverai ma vie normale. C'est peut-être ça, l'enfer. »*

– Allons, vous n'avez aucune raison d'avoir peur. Au contraire.

*« Pourquoi cette chape de plomb qui m'oblige à fournir un effort surhumain au moindre mouvement ? Fichu cocon blanc ! J'ai beau essayer de t'appeler mais rien ne sort. »*

Cette période dura trois semaines. Trois semaines de hauts et de bas alternant entre léthargie totale et volonté farouche de communiquer par le regard et l'esquisse maladroite de gestes inachevés.

À Lunodia, Laurence avait obtenu de Labattu, le directeur technique, un aménagement d'horaires pour lui permettre de passer les après-midi à la clinique des Genêts auprès de son mari.



Ainsi, son moral vivait au rythme de son époux, sans cesse à l'affût du moindre geste, du moindre battement de paupière, dans l'espoir d'y déchiffrer un message.

Ce matin, Jean semble chercher, plus que les autres jours, à capter l'attention de Bedou.

Au bout d'efforts intenses, il parvient à entrouvrir la mâchoire et émettre un son pour la première fois.

Le docteur se rapproche.

– Essayez de mieux articuler ! Prenez votre temps !

– Èzzze gueu ... ze ... zui ... mo ?

Comme le docteur ne réagit pas, Jean, dans une grimace crispée, répète en appuyant exagérément sur chaque syllabe.

– Ess qqueu ... jje ... ssui ... mmohh ?

– Est-ce que vous êtes mort ? fait Bedou surpris de ce qu'il croit comprendre.

Jean acquiesce du regard.

– Bien sûr que non ! s'exclame Bedou en prenant soin de parler lentement. Au contraire, dire que vous êtes ressuscité serait plus proche de la réalité.

Jean referme les yeux, comme s'il allait se rendormir. Puis il les rouvre une dizaine de secondes après.

– Esssussi ... tté ? émet-t-il avec des yeux démesurés.

– Oui ! Ressuscité ! Pour être plus précis, vous êtes en train de sortir du coma.

Le visage de Jean se relâche un peu. Des yeux, il parcourt une nouvelle fois la chambre et semble prendre conscience de sa situation.

*« C'est ce que je pensais. L'anesthésie s'est mal passée. Peut-être un surdosage, ou une allergie à l'anesthésique. »*

En s'appliquant du mieux qu'il peut pour articuler, il interroge

Bedou et, à force de persévérance des deux côtés, le docteur finit par comprendre.

– Si le coma a été provoqué par les médicaments ? La réponse est oui, évidemment.

*« Pourquoi "Évidemment" ? Comment aurais-je pu deviner ? ... Mais pourquoi donc mon bras pèse-t-il une tonne quand j'essaie de le bouger ? ... C'est bizarre, je n'ai toujours pas vu Ledoux. Je dois lui dire que j'ai encore mal aux dents. »*

Péniblement, Jean porte sa main à la mâchoire.

– Ouu hèè Leu ... doux ? Toujou ... maaal aux dents.

– Vous avez mal aux dents ?

Jean acquiesce.

– Après tout, ce n'est pas impossible. Je vais demander à un stomato de vous examiner.

*« "Ce n'est pas impossible." Elle est bien bonne ! Je me demande si ce mec n'est pas en train de se foutre de ma gueule. »*

– Je dois vous laisser. Je repasserai dans l'après midi. En attendant, reposez-vous.

Sur ce, Bedou touche le bras de son patient en guise d'au revoir et sort de la chambre.

À Lunodia, Laurence ne tient pas en place. Comme elle le lui avait promis en cas d'évolution notoire, la secrétaire de Bedou l'a averti des progrès de son mari. Aussi n'attend-elle pas midi pour partir. De toute façon, ici ou ailleurs, elle est incapable de travailler.

Arrivée aux Genêts, Bedou l'attendait.

– Alors, docteur, il a parlé ? C'est fabuleux !

– Parler est un peu exagéré. Disons qu'il a esquissé quelques mots.

L'euphorie de Laurence descend d'un cran.

– Vous pensez qu'il gardera des séquelles ?

– Pour l'instant, on ne peut rien dire. On devrait être fixé dans les prochains jours.

– Et qu'a-t-il dit ?

– Rien de très cohérent, mais c'est normal après tant de mois. En tout cas, il a su me faire comprendre qu'il avait mal aux dents. Roger Verdier, un confrère stomato, vient en effet de lui diagnostiquer une dent de sagesse qui pousse de travers dans la mâchoire supérieure. Il va s'en occuper cette semaine.

– Mon pauvre Jeannot ! dit-elle compatissante.

– Au fait, existe-t-il un Ledoux parmi vos connaissances ?

– C'est drôle, à propos de dents de sagesse, Jean s'est fait enlever celles du bas il y a une dizaine d'années quand nous étions en Lozère, et le docteur s'appelait justement Ledoux.

– C'est bien ce que je pensais.

– Comment ça ?

– Eh bien, votre mari a souvent prononcé ce nom en évoquant sa douleur dentaire. Alors, j'ai pensé qu'il pouvait s'agir de son dentiste et qu'à l'époque, l'extraction de ses dents de sagesse a nécessité une anesthésie totale.

– C'est exact ! Il a réussi à vous faire deviner tout ça ? C'est formidable !

– Pas vraiment. En fait, j'ai su par Roger Verdier qu'on lui avait déjà extrait les dents de sagesse du bas. C'est lui qui m'a montré une radio de la mâchoire avec l'espace vide à leur emplacement.

– Ah ! fait-elle déçue.

– Curieusement, poursuit Bedou, à en juger par ses propos, votre mari se croit au réveil d'une intervention chirurgicale. Au début, lorsqu'il a rapproché les mots "*coma*" avec "*médicament*"

j'ai cru qu'il se souvenait de son geste fatal, et puis il a reparlé de Ledoux et de ses dents comme s'il venait de subir l'opération.

– Vous voulez dire que Jean se croit au réveil d'une opération qui a eu lieu en Lozère il y a onze ans ?

– En tout cas, tout porte à le croire.

– C'est extraordinaire !

– Pas tant que ça. Vous savez, ce genre de confusion est courant. Au réveil de longs comas, il faut plus ou moins de temps aux patients avant de réaliser complètement ce qui leur arrive.

Bedou marque une pause, hésitant à confier à Laurence une hypothèse qui selon lui est très probable.

Finalement, il se jette à l'eau.

– Sa douleur dentaire a dû raviver des souvenirs similaires très précis de son passé. La douleur agissant sur le cerveau de votre mari comme un aiguillon, une connexion a dû s'établir entre sa mémoire et le présent. À mon avis, c'est probablement ce qui a déclenché son réveil et qui par là même, expliquerait son décalage dans le temps. Ce serait bien la première fois qu'un homme doit son salut à une rage de dent.

Laurence ne réagit pas à la pointe d'humour de Bedou, ni à son hypothèse. Pour elle, la communication est enfin possible, le reste est accessoire.

– Allez le voir, poursuit Bedou. Parlez-lui, ça lui fera du bien. Mais ne le brusquez pas. Il est encore très faible, il a besoin d'être ménagé.

Laurence ne se fait pas prier. En un clin d'œil, elle enfle sa charlotte, ses sur-chausses et sa blouse rose, puis elle quitte le vestiaire avant de se précipiter vers la chambre de Jean.

En l'entendant entrer, Jean redresse la tête.

– Bonjour mon chéri. Tu me reconnais ? C'est moi, Laurence.